



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

27 avril 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

27 avril 1907.

Quelle fascination exerce donc la peinture sur les hommes ?

Partout où sont accrochés des tableaux ils accourent, artistes et bourgeois, rustres et délicats, ouvriers, militaires, paysans. Ils regardent, ils paraissent penser, et presque aussitôt ils laissent échapper le résultat de leurs réflexions, ce qui est le plus souvent fâcheux, et d'une tristesse infinie. Je reste confondu de voir, dans les musées, les salles pleines d'un public aux trois quarts ignorant, dont le visage exprime je ne sais quelle stupeur admirative et sacrée. La toile peinte l'impressionne manifestement comme une sorte d'idole mystérieuse qu'il vénère d'autant plus qu'il la comprend moins. Pour bien pratiquer l'irrespect, il n'y a rien de tel que le *connaisseur*.

La foule anonyme des simples, ainsi qu'un grand enfant ou un sauvage, s'est d'ailleurs toujours complue aux « choses coloriées ». Le musée n'est au fond pour elle que l'Epinal de son âge mûr. Elle regarde, rit, s'attendrit, s'étonne, dit son mot naïf, passe et retourne à ses occupations avec un soupir d'allègement, tout en déclarant « qu'elle n'est pas fâchée d'avoir vu ça ». La visite aux tableaux du Louvre, du Luxembourg, constitue pour la majeure partie des Parisiens une manière de corvée dominicale, noble et obligatoire, à l'aide de laquelle on vient à bout des après-midi de vacances et de fêtes. On fait un effort, on essaye de se mettre un peu de beau dans les yeux pour s'endimancher l'esprit et se rehausser en sa propre estime. Mais soyez certain que, sur mille, vous n'en trouveriez pas cent, pas cinquante, qui fussent capables de vous dire d'abord le sujet des tableaux qu'ils ont regardés séparément, avec une laborieuse attention, pendant plusieurs minutes, et ensuite le nom d'un seul des peintres qui les ont faits.

*
**

Il ne faut pas craindre de le proclamer : le *gros* public, qui entre pour une bonne moitié dans la composition du *grand*, est absolument réfractaire à l'art. Il représente les milliers d'yeux ouverts qui *ne voient point*. Et, sur le

nombre restreint de ceux *qui voient*, combien voient de travers ?

La boutade célèbre d'Edmond de Goncourt : « Ce qui entend le plus de sottises au monde, c'est un tableau de musée », demeure toujours vraie, et, sans aller dans les panthéons où reposent pour une éternité problématique les chefs-d'œuvre qui nous furent transmis, il suffit pour s'en convaincre de passer quelques heures dans de moindres temples, je veux dire aux Salons annuels. Il serait par instants difficile de décider lequel est le plus extraordinaire de ce qu'on y voit ou de ce qu'on y entend. La démence de certaines élucubrations le dispute à celle de maints jugements qui deviennent comme des balles que se renvoient les raquettes des toiles. Il faudrait tout noter, la folie des tons et celle des mots, et, dès qu'on tente cette pittoresque et douloureuse besogne, le découragement vous saisit et le crayon vous tombe des mains.

C'est à croire, en effet, que le sens du goût est aboli, quand on observe sur quoi va se percher aujourd'hui l'admiration. L'artiste conquiert sa maîtrise dans le perfectionnement raisonné de ses défauts et le volontaire oubli de ses qualités. On s'imagine prouver son indépendance en s'asservissant à des gageures. On dessine mal exprès avec de savants calculs d'incorrection et l'on combine à froid, dans l'immense et maladif orgueil de l'atelier, des tableaux dangereux qui paraissent destinés à la

salle du trône de quelque roi nègre, véritable peinture d'anthropophages propre à faire sauter de joie tout nus, au bruit des tam-tams de guerre, les amateurs de la Côte d'Ivoire.

*
* *

Et cependant les artistes fameux qui ont fait ces choses — parmi lesquels plusieurs, encombrés aujourd'hui de trop de génie, eurent naguère un réel talent — reçoivent, impassibles et sereins, sans que la tête leur bouge, les volées de coups d'encensoir que leur administrent à tour de bras des disciples délirants de ferveur.

— Courage, maître ! va ton train ! Ne te laisse influencer par personne ! N'écoute que nous ! hurlent ces derviches de la réclame et ces aïssaouas du succès. Chaque fois qu'on te dira que tu descends, c'est que tu montes ! Plus tu feras laid, plus ça sera beau ! Ah ! *ils* ne sont pas contents cette année ? eh bien, le printemps prochain, ils regretteront ta floraison de l'année précédente... Ils ne sont pas au bout.

Et c'est la vérité. L'année suivante, nous sommes presque toujours plus chagrins et, sans prendre encore notre parti des erreurs d'antan, comme elles sont plus éloignées de nos souvenirs, nous sommes enclins malgré tout à les excuser si nous les comparons à celles de la dernière heure.

Il paraît pourtant malaisé d'aller plus loin.

Les bornes de l'égarément sont atteintes et même dépassées. Il n'y a plus une insanité à commettre. Que de prétendus chefs-d'œuvre dans les deux Salons ne sont que d'impuissants défis portés à la générosité du bon sens? Si l'on excepte une centaine de noms en qui nous mettons notre consolation et notre espoir — et je fais la mesure large — le reste, à défaut du rire vengeur de la vie, mérite le silence du tombeau. Mais la bêtise aussi bien que la lâcheté humaines sont également sans limites. Tel qui n'ose pas avouer son admiration réelle pour une œuvre de beauté pure et sans fracas, feindra de la témoigner bruyamment pour le tour de force malsain qu'il réproûve en secret. La timidité, l'intérêt, la peur, le snobisme, faussent et dépravent la conscience et lui font perdre la notion du beau et du laid.

Enfin on retrouve dans les étranges tendances qui se manifestent en ce domaine spécial l'espèce d'anarchisme universel qui sévit depuis quelque temps. Rien n'y échappe. L'art moderne a ses antimilitaristes, ses communistes, ses nihilistes partisans de la propagande par le fait et dont les toiles sont des bombes à renversement, d'horribles machines explosives dont on ne compte plus les victimes, et la peinture et la sculpture comptent leurs apaches, ennemis résolus des vieilles lois, des règles, des traditions, sans parler de leurs esthètes anticléricaux transportés de fureur dès qu'on prononce devant eux le nom

de Rome, je veux dire de la villa Médicis. Nous constatons partout une égale effervescence sociale. Elle est à l'usine, à la caserne, à l'école, à l'atelier. Le même vent de révolte et d'insubordination souffle sur le front de l'artisan et soulève les cheveux du dernier rapin. Mais on a beau revendiquer, tirer son coup de pistolet, faire son tableau ou sa statue révolutionnaire en chantant *Ça ira...* le malheur ou plutôt le bonheur, c'est que... *ça ne va pas* toujours et que souvent les pétards ratent en faisant une petite fumée d'accident qui n'a rien de commun avec celle de la gloire.

*
**

Il est bien évident que, dire tout cela, c'est répéter inutilement, et après bien d'autres, des grands lieux communs, et que les choses n'en suivront pas moins leur cours. Si le beau est momentanément menacé, ce ne sont pas de faibles gémissements ou des imprécations sans autorité qui le tireront d'affaire. Il n'est pas mauvais cependant d'élever un peu la voix, ne serait-ce que pour attirer la réflexion du passant indifférent ou distrait. En France, tout se fait, se défait et se refait avec du bruit. Il faut donc d'abord crier haro sur le faux chef-d'œuvre et l'éclatante laideur, sans se décourager et surtout sans croire, ainsi que le pensent quelques égarés sincères, que le beau n'est qu'une question de

mode et qu'il change comme elle, selon les époques. A ce compte, le beau d'hier aurait vécu pour céder la place à celui d'aujourd'hui, et, comme c'est le temps présent qui a toujours raison pour nous, contre le passé et contre l'avenir, le seul beau serait celui de tantôt, celui qui triomphe officiellement au coup de midi.

Si l'on voulait admettre cette thèse singulière, il en résulterait aussitôt que le prétendu beau d'aujourd'hui n'a pas lieu de faire tant le fier, puisqu'il sera renversé par celui de demain, qui, lui-même... et cætera... Mais il n'en est rien. Le beau n'est pas régi par le caprice d'un homme ou d'une époque. Ce n'est point un article de fantaisie parisienne ou même française, mais le principe même de l'amélioration humaine, par conséquent il est éternel et immuable comme la vérité.

Sans doute les formes et les manifestations auxquelles le beau donne lieu au cours du temps varient et semblent parfois se contredire ; mais, tout en admettant ces diversités inévitables et nécessaires, il est aisé de discerner jusque parmi elles le caractère divin, de manière à ne pouvoir jamais se tromper et risquer de l'honorer là où il est absent. Car c'est un empereur jaloux que l'Art. Si brillante et habile soit-elle, la contrefaçon ne saurait lui plaire comme hommage, et l'on ne doit rendre à ce César que ce qui lui appartient.